

Enfin copain avec Copi !

La nouvelle est d'importance, tant votre serviteur a jusqu'ici toujours eu du mal à se brancher sur l'esprit de l'iconoclaste auteur argentin. Mais là... C'est dire s'il faut aller au théâtre du Pont Neuf, tant qu'il est encore temps d'y déguster "Une langouste pour deux", cuisinée par la compagnie La Part Manquante sous la forme d'une lecture ô combien spectacle. A condition toutefois de ne pas être trop bégueule. Car le bonhomme, vingt ans après avoir tiré son ultime révérence, s'obstine à ne pas faire dans la dentelle à fleurettes. C'est cul, c'est cru, homo, enlevé façon gaúcho – étroits du comprendre, s'abstenir.

1.- Deux pupitres, deux claviers, Aïda Sanchez en strict tailleur blanc sous une méchante douche de lumière du même métal : "Une langouste pour deux", ou comment deux mères se rencontrent à Palma à l'occasion d'une noyade, se découvrent quelques affinités – des maris homos, par exemple – et s'épanchent en confidences autour d'un crustacé partagé. Laissés dans leur chambre, leurs enfants... comment dire ? S'amuse. A se défonce la binette, et pire encore, à coups de pelle en plastique. Bon. Interlude.

2.- Même décor, trois figures : Christelle Boizanté en orante orientale, Alain Daffos et Jean-Stéphane affublés de bas et de fausse fourrure. Soit "Les vieux travelos", désopilante histoire de séduction, au cœur de Pigalle, d'un riche roi africain par Gigi et Mimi, deux trav' sexagénaires mangé(e)s aux mites : rencontré à quatre heures, emballé à cinq, épousé dans la foulée. Tout ça pour une prophétie évoquant une mise au monde d'héritier par deux jumelles blondes dotées d'un pénis. Un chacune, hein ? pas un pour deux (ça, c'était la langouste...)

Bon. Bon. Interlude, bis, en forme de "Bonnie and Clyde" chanté, version hard pour le fond et flamenco pour la forme.

3.- "L'autoportrait de Goya" : même décor, mêmes figures, fagotées cette fois en tennismen/women. A ma gauche, la duchesse d'Albe, si laide que les lumières s'éteindraient d'elles-mêmes à son entrée pour cacher sa disgrâce. A ma droite, un faux noble argentin, ancien champion de tennis reconverti en play-boy, vivant portrait de Goya jeune, en quête de riche héritière. Au mur imaginaire, la "Maja vestida" et la "Maja desnuda". Le bellâtre aux abois entreprend la conquête de la laideron aux aguets, parvient à ses fins et... Non, ne

disons rien. Ou, simplement, qu'il n'y manque qu'une décapitation pour en faire une histoire sans queue ni tête.

Bon bon bon.... Interlude - "Des chiffres et des lettres" ? Ce doit être ça.

4.- Conférence à quatre voix, en costumes façon Frères Jacques revus 70's. La vie et les mœurs des *boludos*, peuplade patagone aussi nomade que méconnue, nourrie aux fraises poussées sur des bouses de nandous et dont les membres les plus virils sont : a) dotés d'attributs verts et pendant jusqu'aux chevilles ; b) capables de dire l'heure exacte sans le secours de la moindre tocante ; et c), dépourvus de rêves. Où comment un éphèbe blond et motorisé finit déifié en bonne et due forme, la veille du déclenchement de la guerre des Malouines, par projection dans un cratère judicieusement empli de lave en fusion. Ou dans un caquelon de fondue savoyarde, c'est selon...

On est loin, avec tout ça, du Peter Handke d' "Introspection", tant prisé en d'autres temps d'Alain Daffos et Jean-Stéphane. A peine moins d'Orlando, dont Christelle Boizanté et Aïda Sanchez constituent les deux tiers - pardon, les deux cinquièmes (depuis peu, lire quelque part ci-dessous).

On est par contre en plein dégondage de cervelle, et du meilleur. Un dérapage de la raison mené de main de maître par quatre comédiens-chanteurs emballés comme des canassons fous, ayant décidé une bonne fois pour toutes de se faire plaisir et d'oublier retenue, mesure et convenances. Un énorme fatras, pour mieux cacher une très soigneuse répartition des textes et des moments. Un vrai plaisir d'oreille aussi, quand Aïda Sanchez torture ses claviers, ses cordes et ses pédales pour en tirer les bruitages les plus incongrus.

Un véritable hommage à Copi, enfin, dont la démesure sur scène comme sur papier ne saurait se satisfaire de trop de sérieux, de trop peu de rigueur dans la folie.

Vous n'aimez pas Copi ? Allez-y.